



faiblement hiérarchisés, et la culture Badaro-Nagadienne, au Sud, formée également d'agriculteurs et de pasteurs, mais attestant des inégalités sociales plus marquées. Ces noms (Maadi, Bouto, Badari, Nagada) dérivent des lieux géographiques où les vestiges archéologiques ont été trouvés et étudiés.

Les traces de cette culture sont disséminés dans différents sites, notamment dans les sites éponymes de Maadi, aujourd'hui dans la banlieue du Caire, et de Bouto, dans le delta du Nil. Les kilos de graines (blés divers, orge, lentilles et pois) retrouvés dans des jarres de stockage et les indices de l'écrasante majorité de la faune domestique sur les espèces sauvages assurent que les Maadiens étaient des agriculteurs et des éleveurs.

Cette culture, qui domine la Basse-Égypte pendant trois siècles, de 3800 à 3500 avant notre ère, a des relations privilégiées avec le Proche-Orient voisin. On a retrouvé des céramiques à pied, à col, à anses, des grands racloirs de silex, des lames de type dit «cananéen» (du pays biblique Canaan qui regroupe la Palestine et la Phénicie), de la résine d'origine palestinienne. On a égale-

ment trouvé du cuivre, qui sera utilisé plus vite qu'ailleurs et dans de plus grandes proportions que dans les autres régions. Ces échanges internationaux se font peut-être au sein de «quartiers d'étrangers», où l'on a retrouvé des maisons dont l'infrastructure souterraine rappelle celles de Beersheba, en Palestine, alors que ce type d'habitation est inconnu en Égypte.

En revanche, les contacts et les échanges avec les cultures sahariennes n'ont pas modifié l'univers funéraire des Maadiens : les tombes sont simples, avec peu ou pas d'offrandes dans les deux nécropoles mises au jour : celle de Maadi, avec 76 sépultures, et celle de Ouadi Digla, qui en compte 471. Alors que les tombes des sites néolithiques de Basse-Égypte sont regroupées dans des secteurs abandonnés du village, la culture maadienne se caractérise par l'exis-

5. CETTE FEMME ET SON ENFANT, retrouvés à Adaïma, ont été inhumés en position repliée, sur le côté gauche, avec des vases en guise d'offrandes (à gauche). Cette sépulture, le vase à décor peint en ocre sur fond blanc (à droite), où l'on distingue un bateau (en bas) et la palette en forme de poisson (ci-contre), datent de l'époque Nagada II.

tence de nécropoles vraies, séparées de l'habitat. Seuls les restes de très jeunes enfants sont encore conservés dans des fosses ou dans des pots.

La culture Badaro-Nagadienne

Pendant cette période, en Haute-Égypte, une autre culture méridionale, Badaro-Nagadienne, se développe. La plupart des sites badariens s'échelonnent le long de la rive orientale du Nil, sur 30 kilomètres environ, d'Assiout au Nord à Tahta au Sud. Une quarantaine de zones d'habitation a été examinée. On y découvre des fosses de stockage comportant des restes de céréales, majoritairement des espèces sauvages : les riverains du Nil, en Haute-Égypte, au début du IV^e millénaire, pratiquaient un mode de subsistance mixte, où l'économie de ponction dans

l'environnement joue encore un rôle important.

On ne pourrait guère en dire plus si les nécropoles ne révélaient l'existence d'inégalités sociales. Les défunts, enveloppés dans une natte ou dans une peau d'animal, ont été ensevelis en position contractée, sur le côté gauche, tête au Sud et regardant vers l'Ouest. Le matériel funéraire se compose de poteries à bord noir, qui étaient peignées avant cuisson (voir la figure 4) afin d'obtenir une surface ondulée, de poteries polies entièrement brunes ou rouges, et de

poteries plus grossières. L'outillage en os abonde, attestant l'importance du travail des tissus et des cuirs.

Les parures dénotent la structuration sociale. Dans les tombes, on a répertorié des bracelets, des perles, des anneaux, des cuillères, des peignes à longues dents et des statuettes en ivoire, ainsi que des palettes à fard en grauwacke (roche sédimentaire de teinte sombre), des perles en stéatite (un silicate de magnésium) émaillée, en cuivre, et des coquillages de la mer Rouge : les distinctions sociales s'expriment par la possession d'ivoire et

de cornaline. La richesse de la tombe ne dénote ni le sexe ni l'âge des individus : quelques tombes d'enfants sont particulièrement « riches ».

On pense que la richesse d'une tombe témoigne du statut social de la famille du défunt. Par ailleurs, le nombre des objets de culte varie d'une nécropole à l'autre et à l'intérieur même d'une nécropole. Sur 262 tombes fouillées dans sept cimetières, environ 20 pour cent des inhumés ont plus de 10 offrandes par tombe, 51 pour cent n'en ont qu'une seule et 29 pour cent, aucune.

La culture de Nagada se divise en plusieurs périodes. Nagada I (3800-3500 avant notre ère) englobe et développe la culture précédente : ce qui était amorcé est accentué. Les traces d'habitat sont plus importantes qu'à la période précédente, et la présence régulière de trous de poteaux, de clôtures de piquets de bois indique l'existence de constructions plus élaborées.

Les fosses de stockage enterrées sont remplacées par de larges structures en silos : ces constructions témoignent de stocks plus importants et d'une dépendance accrue vis-à-vis des plantes cultivées (blé, orge, lin, lentilles...). L'inventaire de la faune montre également un nombre croissant d'animaux domestiques (bœufs, moutons, chèvres, porcs).

Les pratiques funéraires de cette époque ressemblent beaucoup à celles de la période précédente. La tombe est toujours une simple fosse où le défunt, dans la même position repliée, est entouré d'offrandes. Toutefois, les poteries à surface ondulée sont remplacées par des poteries polies rouges, la plupart ouvertes (bols, écuelles, plats) et ornées de dessins peints en blanc (voir la figure 1), tels des motifs géométriques ou des animaux (crocodiles, hippopotames) au corps strié de décors en chevrons. La figure humaine apparaît également, notamment en ronde bosse (voir la figure 6). Les palettes à fard se diversifient et multiplient les représentations d'animaux (voir la figure 5, la palette en forme de poisson), tandis qu'une industrie de la pierre taillée se développe.

Ces éléments sont concentrés dans certaines sépultures et des variations apparaissent dans la forme des tombes, qui deviennent rectangulaires avec des cercueils en terre crue ou en bois. Ces évolutions illustrent la différenciation sociale croissante.



Musée de Brooklyn

6. CETTE STATUETTE FÉMININE de terre cuite date de l'époque Nagada II. Elle a été trouvée sur le site de El Ma'mariya, en Haute-Égypte.

L'extension territoriale

Ainsi, en Haute-Égypte, à partir de la fin du Paléolithique, les hiérarchies s'amplifient en même temps que les espèces domestiquées, animales et surtout végétales prennent plus d'importance dans l'alimentation.

Les deux entités socio-économiques et culturelles s'opposent par les pratiques funéraires : au Nord, les défunts sont inhumés pour moitié sans offrandes, et, lorsque celles-ci sont présentes, elles ne comportent au maximum qu'une dizaine de pots. En revanche, au Sud, dans l'aire badaro-nagadienne, les rites funéraires sont plus complexes, et les offrandes, plus nombreuses, traduisent une stratification sociale évidente. On discerne une «aristocratie» naissante par le double processus d'accumulation (plusieurs dizaines d'objets par tombe) et d'ostentation (les objets sont travaillés dans des matières précieuses). Ce phénomène traduit des échanges de matières premières tels l'ivoire, les pierres et les métaux précieux avec des contrées de plus en plus lointaines.

Entre 3 550 et 3 400 ans avant notre ère, la culture de Nagada II, qui domine en Haute-Égypte, s'étend peu à peu à toute la vallée, vers le Nord jusqu'au Delta et, vers le Sud, au-delà de la première cataracte. La taille de certaines tombes augmente. Elles deviennent rectangulaires et sont parfois soulignées par des murs de briques crues. Les défunts ne sont plus simplement enroulés dans des peaux ou recouverts d'une natte, mais protégés dans un coffre de bois ou de terre crue. Les offrandes funéraires des tombes augmentent en nombre et en qualité. L'absence de traces guerrières dans les vestiges retrouvés indique que la culture nagadienne a diffusée pacifiquement.

On a proposé un modèle où une série de «proto-royaumes» s'étendent de proche en proche à l'occasion d'alliances, de mariages et, parfois aussi, sans doute de quelques coups de force. L'acculturation est progressive et ne relève pas d'une conquête brutale. Il s'agit peut-être du premier grand phénomène de syncrétisme égyptien entre une idéologie agraire du Nord et l'idéologie de «prédation» du Sud.

À partir de 3200, pendant la période Nagada III, l'évolution sociale

s'accélère. Plusieurs types d'objets caractéristiques de la Préhistoire disparaissent (la poterie décorée, les techniques de taille des couteaux de silex...), tandis que d'autres connaissent un plus grand essor (vases de pierre, faïence) et que des objets nouveaux apparaissent, notamment grâce aux relations avec l'Orient (des sceaux-cylindres, l'architecture à redans où des éléments verticaux font saillie, faits de briques).

La découverte de signes d'écriture dans la tombe Uj à Abydos fait remonter à 3200 environ avant notre ère les débuts de l'écriture en Égypte. Une série de noms royaux, peints sur des poteries, révèle l'existence de dynasties avant Ménès, le premier roi attesté par les sources égyptiennes, et précise la question de la naissance de l'État.

L'émergence de l'État

L'unification culturelle dès -3500, le faste des tombes, tant par l'architecture que par les offrandes et l'existence de noms que l'on peut interpréter comme des noms royaux, plaident en faveur d'une unification politique de toute la vallée, du delta, au Nord, jusqu'à la première cataracte, au Sud.

Le prodigieux développement des tombes, l'abandon des formes anciennes de prestige (palettes, lames de couteaux, poteries décorées...), ainsi que l'irruption du thème de la violence dans l'iconographie, marquent une accélération de la compétition : en Égypte unifiée, le pouvoir devait échoir, un jour ou l'autre, à celui qui saurait affirmer sa supériorité, non seulement par la force (le pouvoir militaire), l'organisation (le pouvoir administratif), mais également par l'idéologie, c'est-à-dire l'art d'intégrer à sa personne les phénomènes symboliques et religieux. Sa relation au surnaturel le sacralise et le légitime.

Les symboles deviennent un support du pouvoir politique, un signe qui contribue, selon certains archéologues, à l'oppression de la majorité par une minorité. Cependant, la part du symbolique et du politique dans ces processus complexes demeure objet de débat.

Nous avons localisé les premiers frémissements du pouvoir en Haute-Égypte, aux origines de cette culture nagadienne que l'on peut définir

comme «féodale», terrienne, expansionniste, valorisant la force, l'exploit individuel et la bravoure. C'est là que se développeront les premières «chefferies». Au Nord, des sociétés d'agriculteurs-pasteurs à caractère plus «égalitaire» sont en prise avec les développements socio-économiques du Proche- et Moyen-Orient voisins. Dès le milieu du IV^e millénaire, la culture nagadienne s'impose au Nord. Cependant, la Basse-Égypte a probablement influencé la civilisation «conquérante» par des modes de pensée, telle l'idéologie agraire, qui constitueront les fondements de la civilisation égyptienne.

Au III^e millénaire, l'image du pharaon alliera ces formes de pensée issues de deux types de société : il veille à la régularité des crues, au retour du cycle, il est intercesseur entre les hommes et les dieux, mais n'en demeure pas moins le chef de chasse et de guerre.

Le passage de la «royauté sacrée», qui tire d'elle-même son efficacité mystique, à la «royauté divine», où le roi est un grand prêtre, un intercesseur entre les hommes et les dieux, constitue un bon marqueur, en Égypte, du passage vers l'État. Bien que l'unification culturelle du pays remonte à 3500 avant notre ère, bien que des alliances politiques plus ou moins durables aient eu lieu dès 3300 avant notre ère, la «royauté» égyptienne ne s'extrait des temps nagadiens que vers 2 800 ans avant notre ère. Elle devient alors un système politique stable, uni, s'exprimant par un art canonique achevé, un système d'écriture accompli et un type spécifique de souveraineté divine.

Béatrix MIDANT-REYNES est chargée de recherches au Centre d'anthropologie de Toulouse et dirige les fouilles du site El Adaïma dans le cadre de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire.

Michael HOFFMAN, *Egypt before the Pharaohs*, Routledge & Kegan Paul, 1980.

Béatrix MIDANT-REYNES, *Préhistoire de l'Égypte. Des premiers hommes aux premiers pharaons*, Armand Colin, 1992.

Jean VERCOUTTER, *L'Égypte et la vallée du Nil. Tome 1. Des origines à la fin de l'Ancien Empire*, PUF, 1992.

Toby WILKINSON, *Early Dynastic Egypt*, Routledge, 1999.
